

# LA TERREUR DE FU MANCHU

## CHAPITRE PREMIER

### *L'Ombre du Passé*

*Je courais pour sauver ma vie. Mon cœur battait furieusement. Les tendons de mes jambes semblaient sur le point de se déchirer tandis que je forçais de plus en plus. La sueur me piquait les yeux. Le vent se ruait dans mes oreilles. Les seuls bruits que j'entendais étaient les craquements des branches. Le chemin à travers les fourrés touffus commençait à descendre en pente raide. J'avalai de grandes bouffées d'air quand l'élan pris dans la descente me jeta dans un bosquet d'arbres aux branches basses.*

*L'incessant bavardage de mes poursuivants couvrit soudain tout autre son. Certains d'entre eux couraient sur leurs jambes alors que d'autres se balançaient comme des singes à travers les arbres. J'oubliai les branches qui m'éraflaient les membres et le torse. Les entailles sanglantes qu'elles provoquaient ne me ralentiraient pas. Avec ces démons à mes trousses, la moindre hésitation signifiait une mort certaine.*

*Mes genoux se dérobaient, je tombai et dévalai la pente. Je tentai de me rouler en boule pour protéger mon visage des brindilles et des pierres tandis que j'atteignais le pied de la colline. Autour de moi, les bavardages avaient fait place à des grondements gutturaux et excités.*

*Ils me tenaient ! Ces diables le savaient, ils me tenaient !*

*Je fis volte-face et sentis mon dos s'arc-bouter. Je ne voulais pas mourir en hurlant pendant qu'une lame dentelée me scierait le cou. Je priai le Christ tout-puissant de prendre soin de Freda et de notre petite fille. Je me couvris la tête de mes mains en m'enfonçant jusqu'à la taille dans la boue épaisse et froide. Haletant d'excitation, mes poursuivants m'encerclèrent afin de bloquer toute possibilité de fuite. Des bras difformes et brutaux se tendirent et m'arrachèrent de la boue.*

*Aveuglé par la rage et la terreur, je rassemblai le peu de forces qui me restait et réussis à me propulser parmi eux. Toutes griffes et dents dehors, je me jetai sur eux de tout mon poids. Mes poings volaient de tous côtés, mes doigts fouaillaient des narines, des orbites. J'arrachai et déchirai avec une sauvagerie bestiale. Je faillis m'étouffer moi-même en mordant féroce le cou chaud et charnu du démon le plus proche.*

*Avec un grognement sauvage, j'arrachai la hache de ses mains jaunes et visqueuses et la fit voler à bout de bras, en un arc fulgurant. Les traits tordus de la créature se figèrent de stupeur. Le temps sembla s'arrêter quand je vis mes mains retourner vivement la hache et, avec le côté non tranchant, faire jaillir les intestins grouillants du trou béant que j'avais ouvert dans son estomac.*

*Pour la première fois depuis que ces atrocités avaient commencé, les sauvages parurent éprouver de la peur. Je me frayai un chemin, faisant tourner ma hache avec précision, fendant crânes et membres comme s'il s'était agi de broussailles envahissantes. Ces immondes sauvages tombaient l'un après l'autre en hurlant, et je vengeais sans aucune pitié les dizaines de chrétiens, hommes, femmes et enfants, qu'ils avaient massacrés au cours des dernières semaines.*

*Tout fut terminé en quelques minutes. Je restais seul, debout au milieu du carnage. La boue était rougie du sang de mes ennemis. J'avais le souffle coupé. Mon odorat était exacerbé par la puanteur de la mort. Je regardais autour de moi les corps de mes ennemis vaincus, mais je ne voyais plus les démons jaunes et sauvages qui m'avaient poursuivi sans répit à travers la jungle. Les corps sanglants étendus à mes pieds n'étaient que des corps hommes.*

*« Dieu du Ciel, qu'ai-je fait ? »*

*Désespéré, je levai les yeux et ne vis que les Ténèbres.*

## CHAPITRE II

### *Courir à la Catastrophe*

— Boné divine ! m'écriai-je, levant les yeux du manuscrit posé devant moi sur la table pour regarder fixement son auteur. Je dois admettre que vous avez dépeint la Révolte des Boxers avec des détails impressionnants. Mais franchement, je ne vois pas qui voudrait lire une histoire aussi terrifiante.

— Alors on serait en droit de vous prendre pour un auteur débutant, docteur Petrie, car je puis vous assurer qu'il ne manque pas de lecteurs pour ce genre de récit quelque peu sanglant. (Eltham émit un rire nerveux tandis que je lui rendais son manuscrit.) Cela dit... N'allez pas croire que tout le livre est aussi saisissant que l'extrait que vous venez de lire. Comme peuvent le penser les gens qui se souviennent de moi, c'est également et en grande partie l'histoire d'une quête spirituelle. Bien sûr, je connais McBride, il va couper les passages introspectifs et ne laisser que les plus sanglants pour satisfaire les appétits vulgaires du public.

Je grimaçai : il était vrai que le goût des lecteurs pour les récits macabres de sauvagerie gratuite paraissait désormais insatiable, et cela était dû – et pas qu'un peu ! – aux comptes rendus que j'avais rédigés sur la guerre secrète menée par le diabolique docteur Fu Manchu et ses sbires contre l'Empire britannique, comptes rendus qui avaient trouvé de fervents et nombreux amateurs.

Ce soir-là, mon hôte était John Daniel Eltham, un homme qui, sous le surnom du « Pasteur Dan », avait acquis une certaine célébrité pensant la Révolte des Boxers. Lorsque nous l'avions rencontré, Neyland Smith et moi, dix ans après ces terribles événements, il était redevenu le Révérend Eltham. Il était difficile de reconnaître, dans l'ecclésiastique paisible et modeste, passionné de jardinage, qui était devant nous, le fanatique ardent et intolérant qui avait tant fait, au cours des années qu'il avait passées en Chine comme missionnaire, pour dresser les Boxers contre l'Occident. C'était un homme nouveau. J.D. Eltham avait récemment abandonné son ministère et il s'apprêtait à renaître en tant qu'écrivain.

Il avait décidé d'affronter son passé et de le faire surgir de l'oubli où il l'avait laissé enseveli depuis de nombreuses années, de la même façon qu'il avait tenté d'éteindre le souvenir de la femme qui avait été victime de ce terrible conflit. Le plus surprenant est qu'Eltham voulait mettre au jour ces événements en publiant ses mémoires. Son livre allait certainement faire sensation dans le public, mais aussi, sans aucun doute, rouvrir d'anciennes blessures. On peut faire confiance à un prêtre, même détroqué, pour ignorer quand il faut laisser le Mal reposer en paix.

Je frottai une allumette, la maintins au-dessus du fourneau de ma pipe et sa lueur incandescente répandit une aura magique dans la salle à manger richement décorée de Redmoat. Le lendemain, lorsque Nayland Smith rentrerait de Philadelphie, j'aurais beaucoup de choses à lui raconter. Eltham, tel un homme affamé, aspira goulûment la fumée de ma pipe. Ses narines frémirent tandis que son crâne se contractait. Sur son front, à la racine des cheveux, les veines saillirent, dessinant un réseau violacé, mais il se détendit bientôt et la peau retrouva sa couleur rose pâle.

— En un sens, on peut dire que c'est vous qui êtes à l'origine de mon livre, Petrie. Sans le succès de vos histoires de « Péril Jaune », Neville McBride ne m'aurait jamais contacté pour publier mes mémoires. En tout cas, si vous n'aviez pas rappelé au monde que le « Pasteur Dan » était toujours en vie et que l'Ombre venue de l'Orient, qui s'est étendue sur la civilisation occidentale à l'époque des Boxers, menaçait toujours l'Empire, il n'aurait jamais pu me persuader de raconter les terribles moments que j'ai passés en Chine.

Il émit de nouveau un petit rire, comme si tout cela n'était que le souvenir édulcoré d'un petit péché de jeunesse, et reprit :

— Si je n'avais pas rencontré McBride, je n'aurais jamais connu Ursula. Sans elle, je n'aurais jamais trouvé la force de m'éloigner de mon ministère. Je mène désormais une vie qui, autrefois, m'aurait paru impossible, et c'est à vous que je le dois, Petrie.

Je hochai la tête avec reconnaissance, mais en fait, je me sentais mal à l'aise de devoir porter sur mes épaules le fardeau d'une telle responsabilité. Toute la vie d'Eltham avait si longtemps gravité autour de sa foi et de sa fille, à l'exclusion de tout le reste, qu'il paraissait étrange maintenant de l'entendre parler

d'autre chose. La présence de cette femme à ses côtés avait dû le décider à changer radicalement d'existence mais, en même temps, elle avait aussi transformé un homme que j'estimais et respectais en un individu que j'avais peine à reconnaître.

— Comment va Greba ? hasardai-je.

Eltham haussa les épaules.

— Bien, je suppose. Nous sommes...un peu brouillés en ce moment, mais j'espère qu'elle passera me voir un de ces jours. Elle n'approuve ni Ursula, ni la Fraternité, ni d'ailleurs mon livre.

Il se mit à rire et, un bref instant, je retrouvai une certaine puérité dans les traits de son visage.

— Elle a peur que son pauvre vieux père ne courre à la catastrophe, conclut-il.

Ainsi Greba n'approuvait pas la Fraternité. Bien que ce fût difficile à croire, il n'en demeurait pas moins qu'Eltham était maintenant un membre de la Fraternité des Mages. L'idée même semblait absurde. Le pasteur plein de piété que je connaissais depuis longtemps avait toujours manifesté une intolérance presque papiste envers les sociétés secrètes. Je ne pus déterminer avec exactitude s'il comprit que je désapprouvais un changement aussi radical dans ses opinions ou si son esprit s'était égaré ailleurs, car il redevint soudain extrêmement sérieux.

— J'ai été seul si longtemps, Petrie. Greba n'a aucune idée des difficultés que j'ai traversées depuis le décès de sa mère.

— Vous n'étiez pas seul, Daniel.

Je trouvai étrange de l'appeler par son prénom alors qu'auparavant, il avait toujours été pour moi le révérend Eltham.

— Vous aviez Gebra et...

— J'étais seul.

Ce n'était pas une opinion, mais une déclaration ferme et définitive. Son regard, devenu soudain fixe et perçant, me mit vraiment mal à l'aise.

— N'avoir que sa propre fille est une médiocre compagnie pour un vieil imbécile, borné et dévot, continua-t-il. Ma vie était vide, Petrie. Maintenant, je goûte une certaine plénitude... J'ai de la compagnie, de la camaraderie, de l'amour, et... et même quelque chose de plus fort que l'amour.

Mon visage dut trahir mes pensées car il ajouta :

— Vous devez me prendre pour un vieux fou, Petrie. Eh bien, rappelez-vous que les fous accomplissent parfois de grandes choses en ce bas-monde. Je n'éprouve aucune gêne à être compté parmi eux. Nombreux sont ceux qui m'ont cru fou lorsque j'ai cherché à convertir les païens chinois au christianisme. Toutefois, il y a une nette différence entre la voie que je suivais à cette triste époque et celle que je suis maintenant. C'est la différence entre la folie et la santé mentale. La vérité n'est pas une illusion, Petrie, mais à elle seule, la foi ne peut faire surgir la vérité du néant.

— Oui, eh bien... (Je me levai brusquement.) Je n'ai jamais été pour le prosélytisme, mais je suis réellement heureux que vous ayez trouvé ce qui vous manquait, Daniel. J'espère seulement que vous pourrez dissiper ce malentendu entre Greba et vous. J'ai été très content de vous revoir. Vraiment. Mais maintenant, je dois absolument partir... Il fait un temps tout à fait abominable et je ne puis m'offrir le luxe de passer la nuit ici...

J. D. Eltham était un véritable héros qui, au tournant du siècle, avait fidèlement servi Dieu et la Couronne britannique dans un pays qui leur était farouchement hostile ; quelques années après la Révolte des Boxers, qui avait entraîné les terribles conséquences que l'on sait, il avait survécu à deux rencontres cauchemardesques au cœur même de l'Angleterre. Il n'aurait pu surmonter toutes ces épreuves si derrière le prêtre doux et bienveillant ne s'était dissimulé un homme doté d'une redoutable force de caractère.

En même temps, si Eltham n'était pas allé, durant ces années, exercer son zèle évangéliste en Chine, l'Angleterre n'aurait peut-être jamais entendu parler du docteur Fu Manchu. J'étais peut-être à l'origine de son livre, mais c'était bien lui qui avait fait surgir ce spectre affreux d'un passé dont le voile aurait recouvert la Grande-Bretagne jusqu'à ce que la flamme de la haine, allumée par des hommes comme Eltham, se fût finalement éteinte.

Je n'ai aucun souvenir de l'expression qu'avait Daniel au moment où je récupérai mon chapeau et mon manteau accrochés à une patère dans le vestibule. Je m'habillai rapidement et sortis dans la nuit

froide, chargée de neige et de pluie. En regagnant mon automobile, je jetai un dernier coup d'œil en arrière vers Redmoat, devinant que je risquais de ne plus jamais revoir ses grandes salles, et j'aperçus de la lumière à une fenêtre située dans une tour de l'aile ouest. Une femme se tenait là, qui semblait me scruter délibérément.

L'espace d'un instant, je crus que c'était Greba, mais je savais que ce ne pouvait être la fille d'Eltham qui observait ainsi mon départ. Cette mystérieuse créature tenait une chandelle vacillante dans sa main droite et, de la gauche, elle esquissa un geste étrange. À peine cette apparition merveilleuse s'était-elle manifestée qu'elle s'évanouissait déjà, comme si elle n'avait été rien d'autre que l'image d'un lointain passé, ressuscitée dans quelque sombre et sinistre intention. Durant le long trajet qui me ramenait chez moi, je ne pus distraire ma pensée de cette silhouette enchanteresse.